L'Ouest-Eclair

JOURNAL REPUBLICAIN QUOTIDIEN

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 5538

LUNDI 5 OCTOBRE 1914

Les Annonces sont reçues dans nos Bureaux :
A RENNES, 38, rue du Pré-Botté. — Tél. 1.67
A PARIS, 41, rue de Berne. — Téléph. 284-30
Et dans toutes les Agences de Publicité

Directeur politique :
Emmanuel DESGRÉES DU LOU

Rédaction et Administration :
3o, Rue du Pré-Botté - RENNES

Adresse télégraphique : OUCLAIR-RENNES
Fil Télégraphique Spécial

TÉLÉPHONE : Rédaction : 2-46, 2-68 — Administration : 1-67 — Bureaux à Paris : 19, rue Jean-Jacques-Rousseau

ABONNEMENTS :

	Un an	Six mois	Trois mois
France et Colonies.	20 fr.	10 fr.	5 fr.
Etranger	36 fr.	20 fr.	10 fr.

On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de poste

NOTES SUR LA GUERRE

UN LIVRE D'OR

Lorsque je vous disais tout dernièrement que loin de se ralentir, l'élan des initiatives privées ne faisait que croître, je m'emettais, mes amis lecteurs, qu'une opinion encore au-dessous de la vérité.

Je viens de passer ma journée du dimanche à relire le volumineux courrier que je reçois depuis quelque temps.

Mieux que toutes les réflexions émises, tous les commentaires reconnaissants que m'inspireraient les lettres toutes vibrantes du patriotisme le plus pur, je préfère vous en citer quelques-unes, c'est-à-dire celles qui résument le mieux le dévouement enthousiaste qui anime nos chères et vaillantes populations, ou qui nous donnent de précieuses indications, des renseignements utiles, dont la mise à profit provoquerait de salutaires effets.

Voici d'abord une très belle lettre de M. le maire de La Bouëxière :

La Bouëxière, 28 septembre 1914.

J'ai ouvert une souscription « communale » dont le produit doit être destiné à l'achat de couvertures et lainages pour nos soldats et nos blessés.

Notez que la commune de La Bouëxière, qui compte 2.250 habitants, est une des plus pauvres de l'arrondissement de Rennes.

Néanmoins, en trois jours, j'ai recueilli plus le mille francs et plus de cinquante couvertures en bon état.

Une mère, dont le mari est bûcheron et qui a cinq enfants sous les drapeaux m'a remis cinq francs.

Une autre, dont le mari, briseur de pierres, avait versé deux francs à l'appel du quêteur et lui a remis cinq francs ; celui-ci lui ayant fait remarquer que son mari avait déjà donné deux francs, cette mère a insisté pour que nous acceptions son obole, en disant qu'elle jamais mieux manger du pain sec tout l'hiver. Ses braves gens ont six enfants.

Un ouvrier cerclier, père de quatorze enfants, dont les sept aînés sont sous les drapeaux, m'a remis deux francs.

Je pourrais vous citer bien d'autres cas de générosité.

Si vous croyez que cette lettre puisse contribuer à faire du bien à nos soldats et à nouer les souffrances de nos blessés, je vous autorise à la publier.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

De tels résultats ne tiennent-ils pas du prodige ! M. le maire de La Bouëxière, ainsi que ses administrés eux aussi, ont bien mérité de la Patrie...

Maintenant, cette communication nous vient des Cresnays (Manche).

Un généreux donateur des Cresnays (petite commune de l'arrondissement d'Avranches (Manche) a remis à l'instituteur M. Poulain, une somme de cinq mille francs dans le but de créer et entretenir une ambulance pour militaires blessés ou convalescents, ce dans les dépendances d'une ancienne maison de maître dite « la Ponterie », sise à 300 mètres du bourg. Des maintenant, 20 lits complets sont installés avec tout le confort possible. On n'attend plus que les blessés. A quand ?

Ce généreux anonyme, comme nous voudrions le connaître pour lui serrer affectueusement les mains ! M. l'instituteur Poulain s'en chargera pour nous...

A présent, c'est M. le maire de Châteauneuf, d'Ille-et-Vilaine, qui nous donne les nouvelles suivantes de son pays :

Châteauneuf (Ille-et-Vilaine).

Monsieur,

Je lis toujours avec beaucoup d'intérêt vos articles de l' « Ouest-Eclair » et je suis enchanté d'y avoir trouvé aujourd'hui une lettre concernant mes concitoyens.

Ce que votre aimable correspondant a oublié de vous dire, c'est la générosité des habitants de notre petite ville (actuellement moins de six cents habitants). Des quêtes faites pour nos blessés, tant pour l'hôpital de l'Union des Femmes de France au Casino de Saint-Malo que pour alimenter en flanelle et en toile l'ouvroir de Mme la baronne de Charette ont produit plus de six cents francs.

Je ne parlerai que pour mémoire des draps, chemises, chaussettes couvertures, vieux linge que tous ont tenu à offrir.

Cinquante réfugiés belges et français ont trouvé place près de nos foyers.

Je tiens aussi à rendre hommage à la bonne volonté que chacun a apportée pour me faciliter l'exécution des réquisitions militaires, et je suis fier des marques de sincère patriotisme que tous mes concitoyens ont donné depuis le commencement de la guerre.

Je vous prie de bien vouloir agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

Oui, monsieur le Maire, vous pouvez être fier de vos concitoyens, comme ceux-ci doivent l'être de vous !

***

Voici maintenant le chapitre si intéressant des tricots pour nos soldats :

1er octobre.

Monsieur,

La recette que vous donnez dans l' « Ouest-Eclair » est pratique, sauf pour la question des boutonnières qui sont mises à l'opposé du côté voulu.

Voyez de quel côté se boutonnent les chemises et les pantalons d'homme.

Parmi les ouvrières volontaires, s'il y en a de moins habiles, dites-leur, Monsieur, de faire des « passe-montagnes ». C'est plus simple à faire, c'est presque comme un bonnet de coton de nos grands-pères, sauf une ouverture au niveau de la bouche, toutes les novices en tricot pourront faire ça.

Je vous assure, Monsieur, que certains soldats apprécieront cet objet à l'égal d'un tricot.

On trouvera des modèles dans n'importe quel magasin de bonneterie ou près des Bretonnes du Finistère.

On pourrait aussi faire des « genouillères ».

Je suis navrée de n'avoir que des conseils à vous envoyer quand je serais si heureuse de pouvoir coopérer à cette œuvre, moi qui tricote depuis plus de 50 ans et qui me souviens combien toutes ces choses ont été utiles en 70.

Mais je ne suis qu'une pauvre réfugiée dans vos parages avec une légion de petits enfants en bas âge encore et qui ne sont pas encore pourvus du nécessaire. Nous avons dû évacuer brusquement notre pauvre pays envahi avec ce que nous avions sur le dos et nous savons que tout a été pillé : mais nous savons aussi que les alliés ont remplacé les Prussiens chez nous, c'est déjà une consolation.

Je vous demande pardon de la liberté de ma lettre : je ne puis m'engager à rien, mais si je peux vous envoyer un petit paquet, bientôt je le ferai.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon profond respect.

Une mère de vaillants soldats dont deux d'entre eux à la bataille de l'Aisne en ce moment, s'ils sont encore de ce monde !

X...

Que pensez-vous de cette noble créature qui, chassée de son foyer et ayant tous les siens au combat, trouve encore l'héroïsme de nous écrire ces lignes...

Un de nos correspondants nous pose la question suivante :

Maxent, le 30 septembre 1914.

Monsieur,

Permettez-moi de vous signaler un moyen que je crois pratique pour que nos soldats soient soulagés au plus tôt contre le froid.

Pourquoi, par exemple, les parents des soldats ne seraient-ils pas autorisés à envoyer un colis postal (dont ils paieraient le port) « contenant exclusivement des vêtements de laine » à leurs enfants. Ces colis postaux seraient adressés directement au dépôt du régiment qui les ferait alors parvenir en bloc aux intéressés.

Je crains qu'il ne soit impossible, étant donné l'ignorance dans laquelle nous sommes de la position de nos troupes et vu la mobilité de leurs mouvements, d'adresser directement nos envois aux combattants.

Mais deux autres de nos correspondants nous paraissent avoir résolu la question :

Voici, d'une part, ce que nous écrit M. Beaugeard, pharmacien à Sourdeval (Manche) :

Ne serait-il pas indispensable que *l'administration de la guerre chargeât son intendance de déterminer ce qui nous paraît peut lui sembler nécessaire et d'en imposer la fourniture après enquête rapide sur les disponibilités probables dans chaque canton par l'intermédiaire du conseiller général, des maires, de comités quelconques.*

Cette solution nous semble très pratique. Elle éviterait le gaspillage et la répartition défectueuse des effets.

D'ailleurs, voici ce que nous écrit un lecteur mayennais :

Ne pourriez-vous pas faire par la voie de votre journal, un appel pressant à toutes les familles qui ont des pères des frères ou des maris partis pour la guerre. Si chacune le pouvait, elle enverrait avec plaisir au cher soldat le gilet qui repose dans l'armoire, bien réparé, en attendant la mauvaise saison.

Eh bien ! que chaque famille envoie ce gilet de l'absent. Il s'en trouvera autant que de soldats et même plus, hélas ! et ainsi chacun de nos défenseurs pourra avoir son gilet...

Arthur BERNÈDE.

Par la faute de ma mauvaise écriture, le nom de l'ami que je recherche n'est pas Antoni Vrau, c'est Antoine Yvan, lieutenant de réserve au 347e qu'il faut lire.

Les Belges se retirent sous Anvers

***

LONDRES, 4 octobre. — La légation de Belgique a reçu la dépêche suivante du ministère des affaires étrangères d'Anvers :

A l'est de la Senne, nos troupes ont été obligées de se retirer sur la Nèthe par suite d'une attaque violente de l'artillerie allemande et après avoir énergiquement résisté pendant cinq jours.

Notre situation sur la Nèthe est très forte. L'armée résistera de toute son énergie.

La Senne. — Cours d'eau de 103 kilomètres qui baigne Hal, Bruxelles et Vilvorde, où elle se jette dans la Dyle.

La Nèthe. — Rivière de Belgique formée près de Lierre par la réunion de la Grande Nèthe et de la Petite Nèthe et qui forme avec la Dyle, le Rupel affluent de l'Escaut.

Les troupes belges sont donc retranchées à 10 kilomètres au nord de Malines et à 18 à 20 kilomètres au sud d'Anvers. Elles pourront être très efficacement soutenues par la première ligne de défense de cette place forte.

Le bombardement des forts d'Anvers

ANVERS, 4 octobre. — La véritable attaque des Allemands contre Anvers a commencé jeudi pour la première fois. L'activité des forts de Waelhem, Wavre, Sainte-Catherine, Puers et plus particulièrement de Liezele a été mise à dure épreuve. Waelhem et Wavre ont eu à supporter un violent bombardement mais sont restés au pouvoir des Belges. Toute la journée une pluie de projectiles s'est abattue sur Puers et Liezele, trente obus éclatant à la fois par minute dans ce secteur.

Les Belges faisant une feinte laissèrent les Allemands s'approcher à moins de 1.700 mètres et alors les canons de toutes espèces, lourds et légers, et les mitrailleuses, ouvrirent le feu sur les assaillants et en firent un terrible carnage. (Daily Mail.)

A Termonde, les Belges repoussent les Allemands

ANVERS, 4 octobre. — Juste avant l'aube hier matin une attaque contre l'intervalle entre les forts de Lierre et de Koningenoyckt a été repoussée et, de suite après, une charge à la baïonnette des Belges mit les Allemands en déroute. L'ennemi perdit beaucoup de morts et de blessés.

A 2 heures du matin, les Belges ont repoussé une violente attaque sur Termonde. Ils ont aussi fait sauter le pont.

L'artillerie belge a réduit au silence une batterie de 320 établie à Hofstade, deux des canons sont inutilisables, désormais et les autres ne pourront être remis en service avant plusieurs jours.

A Meerbeek, comme les Allemands venaient de terminer la construction d'un pont sur la Dyle, le fort de Waelhem détruisit ce pont.

— Avez-vous vu des Allemands ? demandais ce matin un journaliste à une sentinelle près de Brendonck.

— Non, mais si vous voulez en voir, regardez là-bas ! dit le soldat en indiquant des champs de betteraves, des centaines gisent là et ne feront plus aucun mal à qui que ce soit. »

Les Allemands ont dû sur ce point se retirer en trop grande hâte pour avoir le temps d'enterrer leurs morts.

DES TRAINS EMPLOYÉS COMME BÉLIERS

BRUXELLES, 4 octobre. — « Les trains aveugles » : C'est ainsi que les Belges nomment les trains qu'ils ont imaginés comme machines de guerre. Ces trains sont formés de wagons à marchandises chargés de pierres et attelés d'une forte locomotive.

Une fois lancés en vitesse, les mécaniciens sautent en bas de leurs machines et les trains, formidables béliers, dirigés sur une région occupée par l'ennemi, démolissent tout sur leur passage. S'ils déraillent, c'est la circulation complètement interrompue.

Les Allemands goûtent peu ces « zwanzes » des vaillants Belges.

Ce journal ne doit pas être crié

Les Russes envahissent la Prusse

***

LONDRES, 4 octobre. — M. P. Struk, correspondant du Daily News *et du* Leader, *télégraphiant de Pétrograd, confirme qu'à la suite de brillantes charges à la baïonnette l'infanterie russe a repoussé les Allemands en Prusse Orientale, dans la direction de Lyck.*

L'infanterie russe a chargé les assiégeants d'Augustow, les obligeant à abandonner leurs canons. C'est la première fois durant la guerre dans le Nord de la Pologne qu'il y a eu de véritables batailles d'infanterie, et dans ces rencontres, les soldats russes ont prouvé leur supériorité sur les soldats allemands.

On déclare officiellement que le Kaiser a quitté Breslau pour Thorn et Bromberg. (*Hérald.*)

La bataille d'Augustow

LONDRES, 4 octobre. — Le correspondant du *Daily Mail* à Pétrograd, M. Norregard, écrit à la date de vendredi que de Mariampol à Bialystok le front allemand oscille.

A Augustow, dans la forêt, l'artillerie et la cavalerie ne purent servir, ce fut l'infanterie qui supporta tout le poids de la journée. L'ennemi, bien placé sur des positions élevées, obligea les troupes à se servir souvent de la baïonnette.

La bataille sur le front d'Augustow fut particulièrement acharnée. Les rives du canal étaient occupées par les Allemands. Les Russes n'avaient point de pontonniers, si bien que le passage n'était possible que par un gué à Bialobrzeg, dans le voisinage d'Augustow.

Il y eut là un combat furieux. Les Russes renouvelaient continuellement leurs assauts et étaient repoussés chaque fois. Pendant ce temps un fort détachement était expédié le long d'une prairie en contrebas à travers des trous vers un gué à plusieurs milles au sud, à Borki. Les Allemands le tenaient, mais pas en force. Les Russes réussirent à s'en approcher sans être vus et en une ruée soudaine s'emparèrent du gué.

Poussant les Allemands devant eux, les Russes marchèrent vers le Nord et attaquèrent Augustow sur le seul point vulnérable à l'ouest, forçant l'ennemi à se retirer vivement par la chaussée au nord vers Suvalki.

La bataille fut aussi très acharnée au nord vers Simno. Là, le rôle principal revint à l'artillerie. Les Russes y avaient amené des canons lourds et pendant leur retraite précipitée les Allemands souffrirent des pertes pénibles.

D'après le Bulletin du jour, les Allemands, dans cette région, ont atteint Marianpol et ont probablement repassé la frontière, si bien que tout le gouvernement de Suvalki est maintenant débarrassé d'ennemis. Il en est de même pour le gouvernement de Lomza.

Les dernières semaines de pluies torrentielles ont tellement détrempé les routes et les champs que les Allemands ont été obligés d'abandonner plusieurs gros canons qui demeurent embourbés et que les Russes n'ont pu encore traîner.

Il n'y a plus un seul Allemand sur le territoire russe au nord de la Pologne.

La déroute des Allemands à Ossoveiz

PÉTROGRAD, 4 octobre. — On donne les détails suivants sur le combat d'Ossoveiz :

Les Allemands n'ayant aucune autre voie pour approcher de la forteresse, s'engagèrent sur la route de Grajewo. Quand ils furent à une distance de 14 kilomètres, leur artillerie ne put s'aventurer plus avant, le terrain devenant marécageux. Ayant ouvert de là un bombardement acharné, l'ennemi lança en avant de l'infanterie avec de nombreuses mitrailleuses qui s'approchèrent de la place forte à 8 kilomètres. Les Russes firent alors une sortie et profitant des voies que l'ennemi lui ignorait complètement, ils enveloppèrent les deux ailes qui étaient persuadées qu'elles occupaient toutes les routes praticables et ne s'intéressaient qu'à la forteresse.

Lorsque le mouvement débordant fut révélé un combat furieux éclata dans des conditions très défavorables pour les Allemands. L'artillerie de forteresse les décimait sur la route ouverte tandis que l'infanterie russe, par une fusillade infernale, dévastait leurs ailes.

Le combat dura 36 heures et se termina par la déroute des Allemands. Cette déroute devint générale bientôt et une déroute désordonnée sur la route de Grajewo. Les Russes s'emparèrent de toute l'artillerie embourbée. (Havas.)

Notre armée continue l'offensive

***

61e jour de la guerre.

Voilà exactement vingt-et-un-jour que dure la bataille de l'Aisne. « Bataille de l'Aisne », c'est le nom que prendra dans l'histoire le choc des armées dont les lignes s'étendent de la Somme à la Woëvre, soit un front de 300 kilomètres.

La première semaine, les Allemands nous ont fait tête : ils s'étaient retranchés sur les hauteurs du Laonnais et de l'Argonne et c'est été folie, gaspillage de vies humaines, de chercher à forcer leurs lignes.

C'est alors qu'a commencé notre mouvement débordant sur la droite allemande. Nous rendons à l'armée du Kaiser la monnaie de la pièce, la mauvaise pièce qu'elle nous donna à Charleroi.

Si nous pouvons atteindre Lille et la frontière franco-belge — on n'en est guère éloigné — les troupes allemandes qui se maintiennent au centre, entre Soissons et Verdun, devront battre en retraite pour éviter l'enveloppement.

L'ennemi l'a si bien compris qu'il a essayé plusieurs fois de briser notre ligne à Roye, entre Compiègne et Péronne. Ses efforts ont été vains ; il a subi des pertes énormes et le communiqué officiel nous apprend que l'offensive est reprise à l'aile gauche.

Autre point fort intéressant : nous continuons de progresser en Argonne, où les troupes du kronprinz sont de plus en plus rejetées vers le Nord. C'est bien l'enveloppement qui se réalise. La bataille de l'Aisne est virtuellement gagnée par le général Joffre et on peut espérer que dans quelques jours il n'y aura plus un seul ennemi en France.

D'ailleurs, il est manifeste que les Allemands préparent leur retour en Belgique. Partout ils creusent des retranchements et en ce moment ils s'acharnent contre Anvers pour réduire cette forteresse et sa garnison, très dangereuses en cas de retraite.

La vaillante armée belge a dû évacuer Malines, mais ses positions de repli à l'abri des forts d'Anvers lui permettront de résister victorieusement à l'offensive désespérée des Teutons.

En Russie, nos alliés exécutent ponctuellement et très heureusement leur plan de campagne. Le général Rennekampf ayant attiré les Allemands sur des positions qu'il avait choisies — tout comme le général Joffre en Champagne — a remporté une victoire décisive en ce sens que les Allemands, qui croyaient déjà tenir la Pologne, battent en retraite vers la Prusse Orientale.

En Galicie, la bataille de Cracovie n'est pas encore engagée sérieusement. Dans les escarmouches, les Allemands ont subi un cruel échec aux environs de Kielce. Quand aux Autrichiens, ils se reforment péniblement et il ne pourrait une fois de plus que leur aile gauche fut enfoncée dès les premiers jours de la bataille. Alors Cracovie subirait le sort de Lemberg et, cette fois, les Allemands ne pourraient empêcher l'invasion de la Silésie par 1.500.000 Russes.

On cite de la Serbie, tout va bien. Ce vaillant petit peuple, avec l'aide du minuscule Montenegro, continue à rosser les Autrichiens et la prise de Serajevo n'est plus qu'une question d'heures.

En résumé, les actions de la Triple-Entente sont de plus en plus à la hausse et quand le général Joffre nous annonce plusieurs jours de suite que la situation est favorable, satisfaisante, il est permis de penser que la déroute de l'ennemi est certaine.

***

LE RAPPORT OFFICIEL

***

PARIS, 4 octobre. — Communiqué officiel de l'après-midi :

1° A notre aile gauche, après avoir repoussé toutes les attaques ennemies, nous avons repris l'offensive sur plusieurs points. Sur les autres, nos positions sont sensiblement maintenues.

2° Au centre rien à signaler jusqu'à l'Argonne.

Dans l'Argonne nous avons refoulé l'ennemi vers le Nord.

Dans la Woëvre méridionale nous progressons, mais très lentement.

3° A notre aile droite (Lorraine et Vosges), rien de nouveau.

M. Poincaré va rendre visite aux armées

BORDEAUX, 4 octobre. — Depuis le début des hostilités, le président de la République avait exprimé l'intention de rendre visite aux armées et de leur porter ses félicitations. Il en avait été

empêché jusqu'ici par la nécessité où il était de présider chaque jour le Conseil des ministres et par le désir de l'autorité militaire, qui ne jugeait pas le moment favorable à la réalisation de ce projet.

Les circonstances permettant aujourd'hui ce déplacement, M. Poincaré a quitté Bordeaux à midi en auto pour se rendre d'abord au grand quartier général. Il était accompagné de M. Viviani, président du Conseil, et de M. Millerand, ministre de la guerre.

Pendant l'absence du président, les ministres se réuniront sous la présidence de M. Briand, garde des sceaux et vice-président du Conseil.

Rapport sur les opérations anglaises

DU 25 AU 29 SEPTEMBRE

Paris, 4 octobre. — Les journaux de ce matin résument en quelques lignes très courtes le nouveau communiqué de l'état-major général anglais, dont le bureau de la presse à Londres vient de donner connaissance. Il est assez récent et par la même particulièrement intéressant. Notre aimable confrère, le *Daily Mail*, le publiant en anglais, nous lui en empruntons la traduction.

La description suivante a été donnée par un témoin présent au quartier général anglais et communiquée par le bureau de la presse le 29 septembre 1914 :

La situation générale, comme on peut le voir sur la carte, demeure pratiquement la même que celle décrite dans la dernière lettre, et la tâche de l'armée n'a pas changé de but : c'est de se maintenir jusqu'à la prise générale de l'offensive. Pas un pouce de terrain n'a été perdu, et chaque contre-attaque a été repoussée, souvent avec de grosses pertes pour l'ennemi.

Toutefois la question de position est un côté seulement de la bataille et il y a d'autres points importants à considérer. Les récents efforts offensifs de l'ennemi ont été donnés sans cohésion et les assauts livrés par relativement peu de corps, sans liaison avec leurs voisins. Quelques-uns, et c'est un signe d'infériorité dans le commandement, laissent trop voir les grosses pertes en officiers qu'ils ont subies.

De plus, l'artillerie ennemie a diminué d'intensité et semble atteinte dans sa direction et sa surveillance. La première cause est probablement due au transport du matériel à d'autres points, mais les deux autres peuvent être une conséquence de l'activité et de l'intelligence déployée par nos aviateurs. Récemment les Allemands s'étaient reposés sur les observations recueillies par des ballons captifs postés à l'arrière de leur première ligne, méthode qui donne de bien pauvres résultats en regard de ceux obtenus par les avions. Comme conséquence, les dommages que nous avons subis sont tout à fait disproportionnés à l'importance des munitions dépensées par l'ennemi.

Vendredi 25. — *Un calme relatif régnait dans notre sphère d'action. Le seul incident digne d'être mentionné est le passage d'un aéro ennemi à travers nos lignes. Il volait très haut, mais une fusillade générale réussit à tuer sur le coup le pilote et à blesser seulement l'observateur. Ce dernier parvint cependant à continuer le vol pendant quelques milles. Il fut enfin forcé d'atterrir, le pétrole lui manquant, et fut capturé par les Français. Dans la nuit, une attaque générale fut poussée contre la plus grande partie des lignes alliées, et elle fut renouvelée avec de grosses pertes. Sur un des points de nos positions, marchant en masse contre nous, ils furent reçus par notre artillerie, composée de mitrailleuses et d'obusiers, et on estime qu'ils laissèrent 1.000 tués et blessés.*

Samedi 26. — *De vains efforts furent encore tentés pour nous repousser les samedi 6 à 8 heures du matin et le même jour, l'après-midi, l'artillerie tira sans discontinuer. Les Allemands revinrent dans une formation en T, plusieurs rangs épaule contre épaule, suivis presque immédiatement par une colonne de soutien. Après quelques minutes, tous ces hommes s'étaient confondus en une masse offrant un excellent point de mire à notre feu.*

Dimanche 27. — *Tandis que les canons lourds allemands étaient en action, on pouvait entendre leurs musiques jouer des hymnes sacrés, probablement pour les services divins. L'ennemi s'avança assez avant vers six heures du soir et repoussé renouvela sa pointe vers onze heures sans plus de succès que la nuit précédente. Des pointes furent lancées toute la journée sur le front.*

Lundi 28. — *Il n'y eut rien qu'un bombardement assez prolongé et cette demi-inactivité continua le lendemain 29, sauf pour la nuit, où nous subîmes une attaque à notre extrême droite.*

L'INEFFICACITE DES CANONS ALLEMANDS

Un incident survenu le dimanche 27 couvant contribuera à caractériser le type des combats qui se livrent depuis deux semaines sur de nombreux points de notre ligne. A un certain endroit de notre front, nos tranchées avancées du Nord de l'Aisne sont toutes proches d'un village situé sur le flanc d'une colline et aussi à une courte distance des travaux allemands, placés sur une déclivité formée par la vallée de la rivière. L'après-midi était calme, ensoleillée. Tout à coup, sans que rien l'eut annoncé, car il était impossible de distinguer le tir des howitzers à cette distance, trois ou quatre shrapnels éclatèrent sur le village. De notre côté, on ne répondit pas. Bientôt des coups de canon répétés éclaterent au sommet de la vallée opposée à nos tranchées (c'est-à-dire sur notre flanc). Il était impossible de localiser par le son ou par la vue cette canonnade. Presque en même temps, une succession d'éclairs et de détonations très sèches se remarqua sur le flanc de la colline, au bas de laquelle se trouvaient nos tranchées. Après un nouveau silence, les canons allemands à tir rapide multiplièrent leurs éclats au loin dans la vallée brumeuse et, comme un écho, s'y ajoutait la détonation des obus explosifs. Quelques minutes s'écoulèrent, puis nos canons de campagne commencèrent à gronder de l'autre côté de la vallée, l'un après l'autre, dirigeant leur feu sur les batteries allemandes avec une précision croissante. Six volées se succédèrent, puis le silence reprit, troublé seulement par le bruissement des shrapnels.

Après un bref intervalle, le canon ennemi tonna de nouveau et la fumée s'épaissit. Elle formait maintenant un écran d'une immense longueur au-dessus des tranchées. Nos canons répondirent et le duel continua pendant quelque temps. Ne sachant où nous étions et se croyant eux-mêmes ignorés, les artilleurs allemands s'attachaient à prendre nos tranchées en enfilade. Sans doute ils comptaient y arriver avec le temps, car avec leur gaspillage accoutumé de munitions, ils continuaient à nous arroser d'« einheitsgeschoss », qui sont une sorte de combinaison de shrapnels et d'obus ordinaires. De temps à autre, un projectile, lancé à angle très ouvert, sautait par dessus la colline et allait éclater dans le village. Mais les nôtres étaient bien terrés dans les tranchées. Celles-ci, dans l'après-midi de ce dimanche, avaient comme hôtes des sections de quatre bataillons anglais qui reçurent plus de trois cents projectiles et n'eurent que neuf blessés. Le lendemain, 109 obus tombèrent sur les tranchées occupées par un de nos régiments. Résultat : quatre officiers presque enterrés par l'explosion, puis dégagés sans aucun mal.

Les mortiers de 420 allemands

Paris, 4 octobre. — Le fameux mortier allemand de 420 a déjà fait beaucoup parler de lui. Un officier d'artillerie revenu blessé du champ de bataille a fourni à un journal de province de très curieuses explications sur ces mortiers dont nous avons pris déjà plusieurs spécimens.

L'Allemagne, a-t-il dit, avait entouré du plus grand, du plus profond secret la fabrication de ses mortiers de 420, mais avant de nations étaient intéressées à connaître le détail des préparatifs de l'empire que le mystère ne pouvait durer éternellement.

Si l'Allemagne s'était imaginée prendre au dépourvu les nations auxquelles elle a déclaré la guerre en Europe, elle est revenue de ces illusions. Je ne puis pas insister sur ces points pour le moment, la question n'est d'ailleurs pas là.

Nous savions que le mortier de 420 était un instrument redoutable qui en fonctionnant normalement pouvait provoquer des effets réellement désastreux. J'entends par fonctionnement normal le fait que le mortier de 420 installé en bonne position par la traction de 36 à 40 chevaux, servi par les ingénieurs, seuls aptes à faire fonctionner son mécanisme compliqué, ravitaillé régulièrement en munitions, put suivre point par point le rôle mathématique qui lui avait été tracé par l'état-major. Or si, au début de la campagne, les mortiers de 420 ont été à même, par la coordination des services et les conditions climatériques, de répondre aux espérances basées sur eux, devant Liège et Namur notamment, la situation se modifia assez vite.

Le mortier de 420 allemand présente des difficultés de maniement. Dès qu'il pleut, son transport à travers les terres détrempées est assez compliqué. Le ravitaillement du mortier est aussi difficile. Les obus monstrueux sont quelque peu encombrants pour des convois harcelés par la cavalerie ennemie. Comme le mécanisme des mortiers est fort délicat, on ne peut pas remplacer immédiatement les ingénieurs atteints par le feu de l'adversaire. Enfin les mortiers en question sont redoutables à distance quand leur lourde masse peut être réglée à loisir; ils sont inoffensifs à courte distance et à la merci de la charge de l'arme blanche.

Je pourrais ajouter que les obus de 420 paraissent réellement sabotés. Ils éclatent trop tôt ou trop tard, souvent pas du tout.

Ne nous occupons que du mortier lui-même. Il a plu pas mal depuis quelques jours et les 420 ont été embourbés de façon lamentable. Là-haut, dans le Nord, on avait eu soin d'autre part de couper le ravitaillement en munitions. Les ingénieurs chargés de faire fonctionner les colossaux mortiers ne tardèrent pas à manquer ça et là car nos troupes n'avaient pas tardé à se rendre compte de la façon dont il fallait prendre ces monstres. Evidemment il y a eu des moments terribles. Il s'agissait de franchir la zône commandée par le feu des 420, amener à portée nos délicieux 75 qui balaient un plateau comme on chasse les mouches et puis une fois les abords balayés rentrer dedans à l'arme blanche. Les mortiers formidables étaient à courte portée devenus négligeables. Il n'y avait qu'à les débarrasser de leurs artilleurs et surtout de leurs ingénieurs pointeurs. Ce fut fait très promptement partout où les circonstances le permirent.

La presse anglaise

Du *Times* : « La bataille de l'Aisne aura démontré définitivement que les machines de guerre les plus formidables ne peuvent vaincre les deux bras d'un homme courageux. Chaque combat y est gagné en fin de compte à la baïonnette, et cela malgré les obusiers de l'ennemi. J'ai entendu raconter des charges absurdes d'après les règles de la guerre, et qui ont réussi à arracher la victoire des dents même de la mort. »

Les combats autour de Verdun

Paris, 4 octobre. — Voici quelques nouveaux détails sur les récents combats autour de Verdun :

Le 26 au matin, l'armée de Metz s'emparant de la trouée de Spada, avait réussi à traverser la Meuse entre le camp des Romains et Paroches, à la hauteur de Saint-Mihiel. L'ennemi ne devait pas longtemps poursuivre sa marche en avant, car le même jour, des forces françaises, accourues de la Moselle, rattrapaient les Allemands dans la vallée de l'Aire ; après un vigoureux combat, nous rejetions l'adversaire sur la Meuse.

Tandis que durant la journée du 27, l'ennemi au sud de Verdun, se maintenait sur la gauche de la rivière, une seconde armée tentait d'opérer le même mouvement au nord de notre grande place forte. Le but évident de l'ennemi était de tourner Verdun afin de venir inquiéter l'arrière de l'armée française qui opère au centre de l'Argonne et au nord de Reims.

Dès l'aube, les voies ferrées de la Woëvre amenaient d'imposants renforts allemands au pied des Hauts de Meuse. Ces troupes arrivaient particulièrement de la région de Briey et de Conflans. Elles venaient aider le corps déjà installé sur les côtes dans une attaque générale pour forcer le passage des collines, en face de Consevoye, sur la Meuse.

Mais notre centre de Verdun avait depuis longtemps prévu une attaque sur ce point. Depuis huit jours, cinq régiments de territoriaux n'avaient cessé de manier pioches et pelles sur les hauts. Il est vrai que l'ennemi en avait fait autant de son côté et, sous la protection de leur artillerie lourde, les Allemands avaient avancé leurs tranchées à moins de trois cents mètres des nôtres. Quand le canon cessait, durant les accalmies et principalement la nuit, nos avant-postes entendaient clairement les conversations de l'ennemi dans les fossés, ses gros rires et aussi les défis qu'ils lançaient aux nôtres.

Cette guerre de forteresse ne pouvait durer longtemps ainsi, car à cette distance il fallait qu'une attaque décisive s'ensuivit.

Le 28, dès la première heure, une activité générale se manifestait dans les lignes ennemies. De nos positions, on voyait nettement les renforts d'infanterie traverser la plaine de l'Othain et se diriger vers les Côtes. Notre artillerie couvrait de projectiles la vallée. Il y avait là pour les Allemands deux kilomètres à franchir en terrain absolument découvert. Malgré des pertes considérables, l'ennemi, à midi, était parvenu aux Côtes. Une fois là, il s'évanouissait soudain dans des tranchées préalablement creusées à son intention.

La guerre de forteresse recommença ainsi jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. Dès qu'un casque à pointe émergeait d'un fossé, les coups de feu partaient de nos lignes et d'autres coups de feu partaient de là-bas. Pendant ce temps, la pioche gagnait un mètre ou deux... Peu de pertes en hommes, mais un qui-vive continuel, une embuscade obsédante... La journée cependant ne devait pas s'achever sans un gros accrochage.

UN CORPS A CORPS

Brusquement, à la tombée de la nuit, sur un coup de clairon des fossés, en face, surgit un régiment allemand, puis deux, puis trois. En moins d'une minute, les murs de terre s'étaient hérissés de fusils. L'ennemi venait nous attaquer à la baïonnette.

Notre riposte ne se fit pas attendre. Menacés dans leurs tranchées, nos soldats attaquaient à leur tour. Ce fut un choc effroyable, car les Allemands résistaient désespérément. Enfin l'ennemi recula, rentrant dans sa première tranchée. Les nôtres l'y poursuivirent. Il reculait encore... La nuit venue, précédée par un brouillard épais qui montait de la terre mouillée de pluie et de sang... Dans la brume opaque maintenant, amis et ennemis étaient incapables de se reconnaître... Où étaient les lignes françaises ? Où étaient les lignes allemandes ? Les troupes adverses ne se rendaient plus compte de rien dans un pareil enchevêtrement...

Le clairon sonna alors le rassemblement. Dans la nuit déjà venue, nos troupes se rallièrent, laissant à regret ce corps à corps sanglant.

Ce combat à l'arme blanche avait duré trois heures. L'espoir des Allemands de traverser la Meuse au nord de Verdun était déçu. Nos tranchées, par contre, avaient avancé de cent mètres.

Côté autrichien

Le choléra à Vienne

Vienne, 4 octobre. — Le département sanitaire du ministère de l'Intérieur annonce que le 27 septembre deux nouveaux cas de choléra ont été constatés à Vienne.

Il s'agit de deux soldats rentrés les 25 et 26 septembre du théâtre septentrional de la guerre.

Côté serbe

L'investissement de Serajevo

Nich, 4 octobre. — Les informations du quartier général de l'armée serbe annonce que les colonnes serbo-monténégrines, repoussant devant elles les Autrichiens, ne sont plus qu'à quelques kilomètres de Serajevo, dont l'investissement peut être considéré comme pratiquement effectué.

Côté allemand

L'ETAT-MAJOR ALLEMAND CRAINT LA PRESSE

Copenhague, 4 octobre. — Une dépêche de Berlin signale que l'état-major allemand vient d'annoncer qu'aucun correspondant de guerre, dessinateur ou photographe ne sera plus désormais admis dans les lignes allemandes.

DERNIERE HEURE

PARIS, 4 heures du matin *(par fil télégraphique spécial)*

Le communiqué officiel DE LA NUIT

Paris, 4 octobre. — Communiqué officiel de la nuit :

1° A NOTRE AILE GAUCHE, LA LUTTE BAT SON PLEIN DANS LA REGION D'ARRAS SANS QU'AUCUNE DECISION AIT ÉTÉ ENCORE OBTENUE.

L'ACTION A ÉTÉ MOINS VIOLENTE ENTRE LA VALLÉE SUPERIEURE DE L'ANCRE ET LA SOMME ET ENTRE LA SOMME ET L'OISE.

NOUS AVONS PROGRESSÉ DANS LA REGION DE SOISSONS, OU DES TRANCHÉES ENNEMIES ONT ÉTÉ PRISES.

2° SUR PRESQUE TOUT LE RESTE DU FRONT, L'ACCALMIE DEJA SIGNALÉE PERSISTE.

EN WŒVRE, NOUS AVONS FAIT QUELQUE PROGRES ENTRE APREMONT ET LA MEUSE ET SUR LE RUPT DE MAD.

L'offensive allemande contre les Russes

Copenhague, 4 octobre. — Le Kaiser a présidé à Breslau un conseil de guerre dans lequel il a été décidé de prendre une vigoureuse offensive contre la Russie vers Kovno, Varsovie, Lodz et la Gacilie. Aussitôt que ces quatre opérations simultanées seront en bonne voie, le Kaiser doit, paraît-il, revenir en France.

DES REFORMES RECLAMENT M. CLEMENTEL COMME CHEF

Clermont-Ferrand, 4 octobre. — L'*Avenir du Puy-de-Dôme* publie la lettre suivante adressée à M. Clémentel, député de Riom (qui vient d'entrer dans sa cinquantième année) :

Monsieur le Député,

Un groupe d'exemptés et de réformés de Clermont-Ferrand font part de leurs sentiments d'admiration patriotiques qu'il a faites dans ses diverses lettres au ministère de la Guerre.

M. Clémentel peut être sûr de leur entier dévouement à la Cause sacrée et de leur vif désir de participer à la défense du territoire national.

Ils demandent à M. Clémentel, après avoir obtenu pour eux l'honneur d'être appelés sous les armes, de prendre lui-même le commandement du contingent auvergnat qui sera ainsi formé. Ils savent que M. Clémentel, ardent patriote, sera heureux de les conduire au feu et à la gloire, ajoutant ainsi un geste de grand exemple aux belles phrases qu'il sait n'être malheureusement plus suffisantes à cette heure grave.

En Allemagne, on ne dédaigne plus l'armée française

Paris, 4 octobre. — C'est le 17 août que le Kaiser parlait de « la méprisable petite armée anglaise ». Depuis il a vu l'Angleterre enrôler sans relâche des milliers de volontaires, lever des armées en masse, annoncer qu'elle irait jusqu'au million d'hommes et recevoir en même temps du Canada et des Indes des renforts admirables de tenue et d'entrain.

On imagine que si Guillaume II avait à s'exprimer publiquement aujourd'hui sur nos amis de Grande-Bretagne, il aurait une opinion moins dédaigneuse. Et pareillement après avoir traité la France de « peuple inférieur et dégénéré », après s'être vanté d'entrer dans Paris avec ses armées dès le quinzième jour, il commence à baisser de ton. Ses journaux déchantent ; ils osent pour la première fois parler de la valeur militaire du peuple français. Hier, l'officieuse *Nord-Deutsche Allegemeine Zeitung* avouait : « Nous n'aurons pas un jeu facile avec nos adversaires. L'énorme résistance comme la courageuse attitude qu'ils montrent en ce moment à l'Est de Paris en est la preuve.

Ne serait-ce pas pour préparer l'opinion allemande à la prochaine défaite ?

Le service des colis postaux

Bordeaux, 4 octobre. — Le service des colis postaux qui avait dû être complètement interrompu par suite des opérations de mobilisation a été repris dernièrement en trafic intérieur de chacun des réseaux (Est, Nord, Ouest-Etat excepté). M. Thomson vient de s'entendre avec le ministre de la Guerre de qui relève dans la situation actuelle, le service des transports par chemin de fer, en vue de des transports par chemin de fer, en vue de des transports par chemin de fer, en vue de une nouvelle extension du service des colis postaux.

A partir du 5 octobre les colis postaux pourront être échangés en commun entre les réseaux de l'Etat, de l'Ouest-Etat, de l'Orléans, du Midi et P. L. M. (sauf quelques exceptions en ce qui concerne ce dernier réseau), de même qu'avec la Corse, l'Algérie et la Tunisie et dans les relations internationales avec les pays qui sont à même de coopérer au service.

La liste de ces pays peut être consultée dans les gares et bureaux des villes des compagnies de chemins de fer. (*Havas*.)

Les opérations japonaises contre Tsing-Tao

Tokio, 4 octobre. — *On annonce qu'un dragueur japonais a touché une torpille et a coulé. Un deuxième a été endommagé. Il y a quatre morts et dix-neuf blessés.*

Les Japonais ont coulé un destroyer allemand.

Les hostilités continuent avec vigueur. Elles consistent principalement en duels d'artillerie. Les vaisseaux de guerre du port appuient activement les forts allemands.

Un communiqué officiel japonais annonce qu'un aéro allemand a cherché par deux fois sans y parvenir à attaquer les navires de guerre japonais. Dans le port de Tsing-Tao, les forts allemands et les navires bombardent constamment l'armée japonaise qui prépare de sérieux assauts contre Tsing-Tao.

Sir Ed. Grey à Rome ?

De Domodossola au *Secolo*, 29 septembre : « *Hier, dans le rapide qui arrive à Milan à 19 h. 40, se trouvait, voyageant dans le plus strict incognito, sir E. Grey, le ministre anglais des affaires étrangères, venant de Londres et se rendant directement à Rome.* » (Sous réserves.

Essad Pacha à Durazzo

Rome, 4 septembre. — On annonce qu'Essad-Pacha est entré à Durazzo avec 5.000 hommes.

Informations financières

Bordeaux, 3 octobre. — 3 % comptant, 76 et 75.75; 3 1/2 % amortissable libéré, 89; 3 1/2 % non libéré, 87.50; *Ville de Paris* 1894, 96; quarts 75; *Ville de Paris* 1899, quarts, 72; *Ville de Paris* 1905, quarts 72; *Communal* 1912, libéré, 205; *Ville de Paris* 1912, non libéré, 205; *Foncière* 1879, 434; *Foncière* 1885, 355; *Foncière* 1913, 408; *Foncière* 1903, 400; *Foncière* 1909, 215; *Obligation fusion* 3 % nouvelle, 370; *Obligation Midi* 3 %, 365; *Orléans* 3 %, 369; *Ouest*, 3 %, 370; *Russe* consolidé, 1re et 2e, 75; *Russe* 1901, 75; *Russe* 3 %, 1891, 62; *Russe* 5 % 1906, 96; *Russe* 4 1/2, 1909, 83.50 et 83; *Russe* 4 %, 1899, 77; *Bons Japon*, 5 %, 1913, 478; *Egyptien* unifié, 88.50; *Banque de France*, 4.000; *Lyonnais*, 1.100; *Bon Panama*, 96; *Russe* réunt, 89; *Saragosse* 3 % 1re hyp., 320.

BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Ces Bons 5 0/0 sont

de 100 fr., 500 fr., 1.000 fr.

Echéance de 3 mois, 6 mois ou 1 an

Jouissant pour les emprunts futurs

d'un Droit de Préférence

Reçoivent les souscriptions en France :

Le caissier central du Trésor, à Paris ;

Les trésoriers généraux ;

Les receveurs particuliers des finances ;

Les percepteurs ;

Les receveurs des contributions indirectes, des douanes, de l'enregistrement et des postes.

Votre dern. lett. égaré communiq. par paru désesp. suis dep. dim. soir Hôtel France de la ville où vous êtes car peux pas décider partir s/ savoir et voir. Si néc. irai vous attend. Loire-Inf. Julienne Eiffel.

L'ENTREPRISE DEQUAINDRY et Cie, 22, avenue Tillers, Le Mans (Sarthe), informe Messieurs les *Entrepreneurs* et *Propriétaires* qu'elle a installé à Saint-Ouen-de-Mimbré, près de Fresnay-sur-Sarthe, une usine de concassage.

Elle pourra leur fournir :

1° *Sable de toute première qualité pour maçonnerie*, à 1 fr. 50 le mètre cube sur wagon départ ou pris sur place ;

2° *Gravillon* de 15 à 30 millim. pour dallage, béton armé, etc., au prix de 3 francs le mètre cube sur wagon départ ou pris sur place.

Des échantillons seront envoyés aux personnes qui en feront la demande.

UN MÉNAGE (homme RETRAITE MILITAIRE, actif, âge de 35 à 40 ans, est demandé pour tenir une CONCIERGERIE dans importante usine à Rennes. Sérieuses références exigées. Ecrire U. C., *l'Ouest-Eclair*.

ON DEMANDE ELEVE EN PHARMACIE de préférence logé et nourri. S'adresser à *l'Ouest-Eclair*, Alençon (Orne).

AVIS DE DECES

RENNES

Les familles Allioux et Lépinay ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'elles viennent d'éprouver en la personne de **Pierre-Marie ALLIOUX**, sergent-major au 41e d'infanterie, à Rennes, mort au champ d'honneur à Craonne, le 20 septembre 1914, à l'âge de 40 ans.

Une messe sera célébrée à son intention le mardi 6 octobre 1914, à 7 heures du matin, en l'église de Saint-Hélier.

Vu les circonstances actuelles, il ne sera pas envoyé de lettres de faire-part.

MONTAUBAN-DE-BRETAGNE

Les familles Le Bozec, Jumel, Pérou, Cosnier, Bourgeois, ont la douleur de vous faire part de la mort de Madame **JUMEL**, âgée de 69 ans, décédée à son domicile à Montauban-de-Bretagne. Vu les circonstances, il ne sera pas envoyé de lettres de faire-part.

Le Gérant : Th. DUCLOS

L'OUEST-ECLAIR

est composé par une équipe d'ouvrières syndiquées